Cac FRC 5563

MON HOMMAGE

A

LÉOPOLD II,

OU

IDÉES PHILOSOPHIQUES

Sur la nécessité de délivrer la Belgique des Moines qui l'inondent & la détruisent.

PAR LE A * * * *.

Libera nos à malo.

1791.

THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO

A

SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR ET ROI.

SIRE,

VOS armes viennent de vous reconquérir l'ancien Patrimoine de vos Peres, votre clémence & vos vertus ont dans le même moment fait une conquête plus douce pour un bon Roi, elles vous ont conquis les cœurs de vos ſujets. Chacun s'empreſſe, à ſa maniere, de vous prouver ſon amour; pour moi, partiſant du vrai, je n'ai cru pouvoir rendre un plus digne hommage à un Prince Philoſophe, que de lui remettre hardiment devant les yeux quelques vérités utiles à ſon Peuple.

Pardonnez donc, SIRE, ſi obéiſſant aux tendres impulſions de mon cœur, qui ſont celles de la vérité, j'oſe faire voler dans l'ame du plus juſte des Princes le foible trait de mes idées. Quelqu'imparfaites qu'elles doivent paroître aux yeux de Votre MAJESTÉ, je ſerois doublement criminel, ſi je les avois enfantées dans la nuit du menſon-

A

ge. Continuellement éclairé par le ſoleil de la raiſon, j'ai porté ſur mon ouvrage l'œil ſévere de l'examen. En m'efforçant d'atteindre au vrai, je n'ai eu pour but que votre gloire, Sire, & la proſpérité de vos peuples.

Une infinité de tyrans, (1) diviſés d'intérêts

---

(1) J'entends parler ici des moines, dont l'infame génie a toujours ſoufflé le feu de la diſcorde dans les États catholiques. Le plus grand nombre de ces lâches oppreſſeurs, de ces intriguans perfides, ne ſont en garde contre les foudres du ſavoir, que parce que l'ignorance leur eſt favorable; ils la regardent comme une mere docile qui ſait ſe plier à leurs caprices, & qui ſe laiſſe maîtriſer au gré de l'hypocriſie. Que de tartufes les monaſteres recellent dans leur ſein! Combien de dupes ne font-ils pas ſous le maſque de la religion! Si l'on ouvre l'hiſtoire, l'on peut à peine calculer les attentats qu'ils ont commis dans tous les temps. Ici, des rois aſſaſſinés par le couteau du fanatiſme, expirent victimes de quelque intrigue monacale: là des citoyens parſécutés, & devant fuir hors de leur patrie, pour avoir oſé dévoiler aux autres des vérités utiles à l'humanité, mais que les moines voudroient pouvoir couvrir d'un voile épais. Plus loin, ce ſont des réformés, aux priſes avec des catholiques, la rage dans le cœur & les armes à la main, s'entregorgent & ſe mutilent. Ennemis de la tolérance, les moines ont ſouvent inondé les campagnes de ſang. Voici comme Samuel Morland, ambaſſadeur d'Angleterre en Savoie, s'exprime à leur égard:

„ Jamais, dit-il, les chrétiens, excités par les prêtres „ & les moines, n'ont commis tant de cruautés contre les „ chrétiens L'on coupoit la tête aux Barbes, (c'étoient „ les paſteurs de ces peuples) on les faiſoit bouillir; on „ les mangeoit. On fendoit avec des cailloux le ventre des „ femmes juſqu'au nombril. On coupoit à d'autres les mam- „ melles: on les faiſoit cuire ſur le feu & on les mangeoit. „ On mettoit à d'autres le feu aux parties honteuſes: on „ les leur brûloit, & l'on mettoit en place des charbons „ ardens. On arrachoit à d'autres les ongles avec des pin- „ ces. On attachoit des hommes demi-morts à la queue „ des chevaux, & l'on les traînoit en cet état à travers

qui appréhendent les éclairs du génie, comme les malfaiteurs la lumière, n'ont ceſſé de s'oppoſer aux progrès toujours tardifs de la ſaine lo-

---

„ les rochers. Le moindre de leurs ſupplices étoit d'être „ précipités d'un mont eſcarpé, d'où ils tomboient ſouvent „ ſur des arbres auxquels ils reſtoient attachés & ſur leſquels ils périſſoient de faim, de froid ou de bleſſures. „ L'on en hâchoit en mille pieces, & l'on ſemoit leurs „ membres & leurs chairs meurtries dans les campagnes. „ On empaloit les vierges par les parties naturelles, on „ les portoit en cette poſture en guiſe d'étendards. On „ traîna entr'autres un jeune homme nommé Pélanchion, „ par les rues de Lucerne, ſemées par-tout de cailloux „ pointus. Si la douleur lui faiſoit lever la tête ou les „ mains, on les lui aſſommoit. Enfin on lui coupa les „ parties honteuſes qu'on lui enfonça dans la gorge, & „ on l'étouffa ainſi ; enſuite on lui coupa la tête & l'on „ jettà le tronc ſur le rivage. Les fanatiques déchiroient „ de leurs mains les enfans qu'ils arrachoient au berceau; „ ils faiſoient rôtir les petites filles toutes vives, leur „ coupoient les mammelles & les mangeoient. Ils cou- „ poient à d'autres le nez, les oreilles & les autres par- „ ties du corps. Ils rempliſſoient la bouche de quelques- „ uns de poudre à canon & y mettoient le feu. Ils en „ écorchoient tout vifs ; ils en tendoient la peau devant „ les fenêtres de Lucerne ; ils arrachoient la cervelle à „ d'autres, qu'ils faiſoient rôtir & bouillir pour en man- „ ger. Les moindres ſupplices étoient de leur arracher le „ cœur, de les brûler vifs, de leur couper le viſage, de „ les mettre en mille morceaux & de les noyer. Mais ils „ ſe montrerent vrais catholiques & dignes romains, quand „ ils allumerent un four à Garcigliane, dans lequel ils „ forcerent onze Vaudois à ſe jetter les uns après les au- „ tres dans les flammes, juſqu'au dernier que ces meur- „ triers y jetterent eux-mêmes. On ne voyoit dans tou- „ tes les vallées que des corps morts ou mourans. Les „ neiges des alpes étoient teintes de ſang L'on trouvoit „ ici une tête coupée, là un tronc, des bras, des jambes „ des entrailles déchirées & un cœur palpitant. "

Quel prétendu crime puniſſoit-on dans les Vaudois, avec tant d'acharnement & de barbarie ? celui, diſoit-on, de la rébellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur

gique. C'eſt pour avoir eſſayé de peindre, avec des couleurs trop noires, les vices caractériſtiques des moines, que ces derniers vont me traduire, comme un coupable, aux pieds des tribunaux. Ma plume criminelle ſera digne du feu: l'envie, l'ignorance, la haine, tout va s'armer pour me perdre. Déjà l'on me déſigne le plus vil de tous les hommes. Pourquoi? Parce que je leve, d'une main hardie, le voile de la ſuperſtition; parce que je cherche à éclairer mes concitoyens ſur la légitimité de leurs droits & ſur la durée de leur bonheur.

Mais, votre juſtice, SIRE, votre juſtice me raſſure contre les attentats des bonzes fanatiques. Vous êtes Roi, vous êtes Pere; montrez-vous toujours l'idôle & l'amour de vos peuples, que votre cœur bienfaiſant continue d'être aſſis ſur le Trône des Céſars, ſoyez toujours pour l'humanité ce que vous fûtes en Toſcane; le ſanctuaire des vertus: & ſi, comme il ne m'eſt point permis d'en douter, le code de la juſtice vous eſt connu, vous vous oppoſerez ſouverainement au ſignal de la vengeance.

Vous le ſavez, SIRE, ſur les étroits ſentiers de la vérité, nul individu ne s'égare: l'honnête homme n'a d'eſtime ſentie que pour elle; au lieu que le chemin de l'erreur eſt, on ne peut pas plus tortueux: c'eſt la région des brouillards, on n'y marche qu'à tâtons.

Un Fréderic en Pruſſe; une Catherine Seconde en Ruſſie: Louis XVI en France (1), ont enfin

---

naiſſance, au premier ordre de Caſtalde & du pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils poſſédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte.

(1) On dira que c'eſt l'aſſemblée nationale, & non le Roi, qui vient de régénérer ſi heureuſement la France:

brifé les barrieres infurmontables qui retardoient la marche de la philofophie. Nouveaux Codrus, ils fe font montrés véritablement dignes de commander & d'occuper un trône. Ces Rois philofophes, légiflateurs, font autant de foleils vivifians & immortels, qui éclairent de leurs rayons les autres Monarques de la terre.

Feu votre augufte frere, SIRE, dans fes Etats d'Allemagne, pour juftifier de la validité de fes droits & de fes actions bienfaifantes, fans avoir recours à la force, cette derniere raifon des Rois, n'a eu befoin que d'en appeller au tribunal du bon fens & à celui de l'humanité. Si l'Allemagne, cette partie de notre globe, qui devient de jour en jour plus refpectable, fut long-temps embaumée par la fuperftition ; fi, de fes brouillards malfaifans, nâquirent prefque toujours l'indolence & l'inertie de fes peuples ; l'heureux génie d'un grand Prince, SIRE, vient de la purifier. C'eft à Jofeph Deux qu'une telle gloire étoit réfervée. Plus occupé du bonheur de fes fujets, que de la propagation des moines, il a fagement détruit ces derniers, dans l'enceinte de fes murs, en leur affurant un bien-être qu'ils ne goûtoient certainement pas, dans l'afyle de la pénitence.

Semblable au grand Amafis, ce fameux Roi d'Égypte, Jofeph Second n'a fait ufage de fon pouvoir politique, que pour mettre un terme aux concuffions, aux rapines, aux brigandages dont

---

mais qu'auroit pu cette affemblée de fages, fi Louis XVI, fi le Roi, l'idôle des François, ne s'y étoit joint, fi ce vertueux prince n'avoit pas eu affez de grandeur d'ame pour réfifter aux intrigues perfides, dont l'entouroient le clergé & les grands, momentanément réunis d'intérêt contre le refte de Citoyens.

fourmillent les cloîtres. Ces saintes retraites, consacrées en apparence à la piété, ne jouissent, depuis la naissance du christianisme, que d'une réputation usurpée : elles sont le réceptacle du vice, plutôt que de la vertu ; cette vérité n'est point équivoque.

Joseph II voulut également rendre notre Patrie participante de ses bienfaits, ce Prince ne respirant que le bien général, ennemi le plus irréconciliable de l'Aristocratie des prêtres & des grands, & l'ami le plus sensible du citoyen opprimé par ces monstres ambitieux, eut le chagrin de voir aux Pays-Bas ses vues paternelles méconnues, noircies & défigurées par les menées des moines & des hauts Nobles.

Mais grace à votre clémence, grace aux peines que vous vous êtes données pour faire tomber peu-à-peu le voile qui offusquoit nos pensées, la plus grande partie de nous, ont enfin, SIRE, reconnu leurs torts; le triomphe momentané que le monachisme vient d'obtenir chez nous, a servi à nous détromper entiérement sur les vertus simulées des Moines & à nous convaincre de toute l'énorme noirceur de leurs ames.

Vos Pays-Bas, SIRE, eu égard à leur étendue, forment le plus beau royaume de la terre, le plus puissant, & le plus respectable sans doute. Il brilleroit d'un éclat toujours nouveau, si la majeure partie des biens immenses dont regorgent les moines, loin de servir à leur luxe & à leur gloutonnerie, étoit uniquement consacrée à affermir, de plus en plus, les marches de votre trône. L'on a démontré plusieurs fois que le numéraire des richesses de nos maisons monastiques, l'emportoit de beaucoup sur les revenus de la Nation. Delà l'épuisement des peuples, que les taxes de l'impôt minent sourdement. Delà l'affoi-

bliſſement du commerce, qui, par la rareté des eſpeces, ne peut étendre toutes ſes branches. Delà l'engourdiſſement des beaux arts, qui, faute d'encouragement, de la part des gens en place, tombent en léthargie, & ne produiſent aucun fruit.

La cour de Rome, cette cour ambitieuſe & ſuperbe, que le tout-puiſſant, dit-on, illumina de ſa grace (1); cette cour, dis-je, qui oſoit, naguere, s'élever au niveau des Rois; qui s'arrogeoit le droit inique de flétrir & de condamner les Souverains, s'eſt preſque toujours attachée à étendre l'erreur, & à propager l'ineptie. C'eſt ſur les fondemens inébranlables de ces deux êtres malfaiſans, que les moines ont édifié les principes du menſonge.

Pour avoir une idée nette de la morale & de la politique des corps religieux, il ne s'agit que de remonter à leur origine, & d'examiner attentivement les reſſorts qui ont fait mouvoir juſqu'à préſent ces coloſſes redoutables. Continuellement occupés à détruire en nous les paſſions, ils ſe montrerent d'abord humbles; mais bientôt l'orgueil les perdit. Parvenus enſuite au dernier période de l'ambition, l'on trouvera ſans doute étrange qu'ils ſe ſoient déchaînés con-

---

(1) Je n'entends pas trop bien la ſignification de ce mot. Tout ce que je ſais, c'eſt que les diſputes graves qui ſe ſont élevées à ce ſujet, ſoit dans les écoles, ſoit ſur les bancs de Sorbone, n'ont été, & ne ſeront jamais, que des diſputes erronées, vuides de ſens & de raiſon.

Mais pourquoi, me demandera peut-être quelque curieux, les théologiens ont-ils un langage à part? c'eſt, répondrai-je, parce qu'ils ne ſont accoutumés de penſer qu'après leur intérêt; que lui ſeul dicte leur jugement, & qu'on ne doit pas craindre qu'ils l'identifient jamais avec celui du public; tel eſt l'eſprit des moines.

tr'elle, & que nous tenant courbés ſous le joug puérile de la crainte, ils ne cherchent, par leurs préceptes révoltans, à nous dégoûter des richeſſes, qu'afin de ſe les approprier.

Tolle autem lucrum ſuperos & ſacra negabunt;
Ergo ſibi non cœleſtis hæc turba miniſtrat:
Utilitas facit eſſe Deos quâ nempè remotâ.
Templa ruent, nec erunt ara, nec Jupiter ullus.

Si le temps & l'ignorance ont cimenté, juſqu'ici, le pouvoir illimité dont jouiſſent encore les moines, c'eſt au bon ſens, Sire, c'eſt au bon ſens à le détruire, ou du moins à le modifier, puiſqu'on prétend que leur inſtitution politique étant un frein pour le peuple, doit néceſſairement influer ſur la ſûreté des puiſſances (1).

En quels temps vit-on s'allumer, dans tous les Etats eccléſiaſtiques, les feux de la diſcorde? dans ces ſiecles d'ignorance, où les prêtres & les moines, armés des poignards de la haine, ſe diſputoient la gloire barbare d'éguiſer le fer aſſaſſin, pour l'enfoncer enſuite dans les entrail-

---

(1) Dans tous les pays où l'on réfléchit, c'eſt-à-dire, en Hollande, en Pruſſe, en Angleterre & en Ruſſie, il eſt rare que l'ambition, qu'on doit toujours regarder comme funeſte, y crée des régicides. Pourquoi? Parce que les moines n'ont aucune influence ſur les eſprit, & qu'ils n'approchent jamais des marches du trône. D'un autre côté tous les ordres des citoyens, s'ils ne ſont philoſophes, ſe font au moins un devoir ſacré de reſpecter leurs Souverains, & de ne jamais ſouiller leurs mains par des attentats illuſtres. Henri IV, ce pere des peuples & le meilleur des princes, ne mourut victime du monachiſme, que parce qu'il eut la foibleſſe de ménager un corps qu'il auroit dû détruire, & ſubſtituer au regne honteux de la grandeur ſpirituelle, le regne glorieux des beaux arts & de la philoſophie.

les innocentes de quiconque avoit le malheur de ne pas penser comme eux. Crois, ou meurs, telle étoit la devise de ces bourreaux apostoliques.

Ce tableau n'est nullement surchargé ; en dépeignant des siècles d'ignorance, pourquoi faut-il, que ce soit également pour nous l'esquisse d'un tems peu éloigné ! les cendres hélas des auto-da-fés Belgiques n'ont pas encore eu le tems de se refroidir, ni les membres des citoyens immolés aux fureurs des moines de se corrompre. Par quelle fatalité la Belge devoit-elle encore au XVIII siecle ramener dans son sein des scènes, à peine supportables, dans les anciens siècles de barbarie ? Oui, j'ose le dire : tant que les systêmes erronés de la théologie, n'auront aucune connexion avec les systêmes lumineux de la philosophie, le bonheur, Sire, demeurera toujours exilé de nos contrées. La douce image de la paix n'y sera que passagere. L'ordre moral n'y suivant jamais de près l'ordre physique, l'ame stagnante de vos peuples tombera dans l'apathie. Toujours esclaves, sans cesse environnés des tourbillons de l'erreur, ils demeureront plongés dans la fange des vices ; ils se battront avec les fers dont le fanatisme & la superstition ont trouvé le moyen de les enchaîner.

Pour allumer, dans le cœur des hommes, l'amour des talens & des arts, il ne s'agit, Sire, que de rapprocher leur esprit du cercle de la liberté. Souvent le caractere tient aux passions : c'est de leur force, plus ou moins gravitante & répulsive, que dépendent presque toujours nos vertus ou nos vices. Ceux qui seroient assez audacieux, pour proposer à Votre Majesté d'éteindre en nous le feu sacré des désirs, étouffé-

roient bientôt l'induſtrie, mettroient des bornes au courage, & prépareroient indubitablement la ruine entiere de l'Etat.

En élevant l'ame d'un peuple, la liberté, Sire, peut opérer de grandes choſes; au lieu que l'eſclavage, ce monſtre né du deſpotiſme, en nous tenant ſans ceſſe courbés vers la terre, comme les quadrupedes, retrécit non-ſeulement nos idées, mais énerve encore nos ames.

Fiere de ſes lumieres, enorguillie des richeſſes de ſon génie, la Belgique alors deviendroit la digne émule de l'ancienne Rome & de la ſavante Grece. D'un côté, elle ſe feroit gloire de poſſéder, dans ſon ſein, ſes Achilles, ſes Patrocles, ſes Ajax & ſes Agamemnon. De l'autre, elle placeroit au rang des Dieux, ſes Timoléons, ſes Pélopidas, ſes Brutus. Plus loin, des hommes moins célèbres par la force des armes, mais auſſi reſpectables par celle du génie, à l'exemple des Pindare & des Homere, célébreroient, à l'envi l'un de l'autre, les exploits de nos Souverains & de leurs fameux guerriers. Ils ne ceindroient de lauriers immortels le front des conquérans, qu'après que ceux-ci auroient bien mérité de leur patrie; qu'ils ſe feroient illuſtrés par des vertus d'éclat, & que, dans toutes leurs actions, ils n'auroient eu pour objet que la gloire du Prince, ou le bonheur de ſes ſujets.

Pardonnez-moi, Sire, cette courte digreſſion, en faveur du zèle qui m'anime. Si mon amour enthouſiaſte; pour les ſciences & les beaux arts, m'a fait ſuſpendre, pendant quelques inſtans, le fil de ma narration, ſouffrez que je le reprenne, & que je finiſſe d'expoſer aux yeux de Votre Majesté, le tableau révoltant de nos devis & de nos bonzes.

En feuillettant l'hiſtoire des nations qui peuplent l'univers, on découvre à chaque page, que les moines ont été, dans tous les temps, les ennemis attrabilaires de nos plaiſirs & de nos goûts. Converts du manteau de la religion, elle a ſouvent ſervi de voile à leurs crimes odieux.

Moraliſtes auſteres, s'ils font retentir de leurs chaires les voûtes du temple, ce n'eſt que pour mieux s'ériger en apôtres du menſonge : ils nous prêchent, ſans ceſſe, la pratique des vertus ; qu'ils commencent donc par nous en donner l'exemple, & qu'ils ne s'obſtinent plus à vouloir que nous ſoyons aveugles ſur les vices qui les dominent.

Juges iniques, ils ne nous dévouent au dernier ſupplice, que pour maintenir leurs intérêts. Les richeſſes, diſent-ils, procurent le pouvoir. Elles ouvrent la route des honneurs chez toutes les nations, & l'on n'ignore pas à quel point les moines en ſont avides !

Politiques oppreſſeurs, ils ne voudroient ravir à l'homme le plus noble de ſes attributs, la faculté de penſer (1), que pour mieux affermir ſa crainte, ſous le fouet de l'égoïſme.

---

(1) Gêner la preſſe ou la penſée, dit un homme célebre, c'eſt avilir, c'eſt inſulter une nation : défendre à cette même nation la lecture de certains livres, c'eſt la déclarer eſclave, ou tout-à-fait imbécille. Mais, dira-t-on, c'eſt preſque toujours d'après l'opinion des puiſſans, qu'elle approuve ou condamne un livre. Oui, dans le premier moment ; mais ce premier jugement eſt nul, c'eſt le cri des intéreſſés pour ou contre. Le jugement vraiment intéreſſant pour un auteur, c'eſt le jugement réfléchi du public ; il eſt preſque toujours juſte.

Par-tout où la preſſe n'eſt pas libre, ajoute un autre écrivain, le peuple eſt eſclave & le chef tyran. Par-tout où l'on craint le génie de la raiſon & les argumens du

Le but de l'exiſtence phyſique de l'homme malheureux, étant de diriger ſa tendance vers les objets capables de ſatisfaire ſes appétits, ſi, pour calmer la ſoif qui le dévore, ou la faim qui le tourmente, celui-ci a recours à la charité d'un moine, le mépris le plus formel, l'indifférence la plus décidée ſur ſon indigence, ſont autant de traits de cruauté, d'abomination & de perfidie dont il perce l'ame de cet infortuné.

Nous liſons, dans l'hiſtoire, qu'Antonin, le ſage, diſtribua tous ſes biens aux pauvres. A coup sûr, la vertu de cet Empereur étoit une vertu éclairée ; mais celle des moines, ne conſiſte qu'à ſe vautrer dans une abondance ſuperflue, à traiter, avec dureté, ceux qui languiſſent dans la miſere, en affectant toujours de ſe donner pour exemples d'une ſenſibilité peu commune.

---

vrai droit naturel, l'autorité eſt abſurde & le gouvernement inique. L'affirmative eſt inconteſtable. Un tyran me défend, ſous peine de mort ou de priſon, de penſer ou de communiquer ma penſée aux autres ; le voilà jugé ; il prononce lui-même ſon arrêt : il eſt coupable ou capable de toutes ſortes de crimes & d'injuſtice : & c'eſt préciſément pour cela qu'il craint le flambeau de la vérité ; mais la poſtérité a déjà lu ſon hiſtoire. S'il ſe contentoit au moins de la ſueur du ſang & des pleurs d'une foule d'infortunés lâches & avilis ! mais non : il faut encore qu'il captive leur penſée ; qu'ils ayent la complaiſance de le croire un Dieu, de le dire, de l'écrire, de l'imprimer, tandis que ſes actions prouvent, à chaque inſtant, que ce n'eſt pas même un homme. En vérité, j'admire la confiance & l'audace de ces illuſtres ſpéculateurs politiques qui imaginent une ſi belle extravagance de choſes morales, & qui en croient la poſſibilité. Oui, je le dis & je le répete, non-ſeulement devant une nation, mais devant toutes : tout gouvernement qui défend la liberté de la preſſe, eſt un gouvernement ignorant, injuſte, criminel, mal intentionné, qui ſent ſon défaut, ſon illégitimité & ſa tyrannie.

Moines, consacrés aux autels,
Mais à l'humaine espèce nuisibles,
N'affectez-vous d'être sensibles,
Que pour vous montrer plus cruels?

Ennemis jurés du génie,
Craindrez-vous toujours ses éclairs?
De vos cœurs lâches & pervers,
L'intérêt seul est la manie.

Rentrez, exécrables tyrans,
Dans la poussiere de votre être.
Dieu nous fit, en vous faisant naître
Le plus funeste des présens.

Consolante philosophie,
Eclaire-nous de ton flambeau :
Réduits les moines au tombeau,
Ils sont déjà à l'agonie.

Délivrés de tous ces Plutus,
Alors les Belges d'âge en âge
Diront : Léopold fut un sage,
Il fut l'émule des Titus.

Il est de toute évidence, Sire, qu'un corps dévoré par l'ambition, tel que celui des moines, ne sauroit user de modération dans aucun de ses désirs. Que de victimes immolées, pour rendre plus rapidement à l'accroissement de leur pouvoir! Que de régicides! que de forfaits! Mais tirons le rideau sur des horreurs qui, à force d'être accumulées, serviroient à en fortifier les preuves.

On l'a dit avant moi, & je ne cesserai de le répéter : „ Un pays où l'on ne trouve d'hom„ mes instruits que dans l'ordre des moines, est

„ un pays où l'on ne se formera jamais d'idées „ nettes & vraies de la vertu “.

Ce sentiment est d'autant moins irrécusable, que tout homme (1) est né pour connoître le but de la nature, pour l'apprécier & pour s'y soumettre. Une sensibilité raisonnée ne sauroit être le fruit de l'ignorance & des faux préjugés; elle est, au contraire, le résultat de la sagesse & de la connoissance de soi-même. Or, pour connoître la sagesse, il est préalablement nécessaire de se familiariser avec les sciences, afin de parvenir à la découverte des plus sublimes & des plus importantes vérités.

Il est à naître, SIRE, que les arts & les sciences ont fait le tour du monde. Mais se sont-ils fixés dans les régions où les moines ont le plus de crédit? Non : l'Espagne & le Portugal en démontrent la preuve. Hélas pouquoi dois-je, quant au fanatisme, associer ma Patrie à ces contrées malheureuses. La philosophie, dans ces saintes contrées, n'y marche qu'à pas lents; & ce n'est que depuis l'expulsion des Jésuites, que le crépuscule de la raison s'y fait appercevoir.

---

(1) „ On nous dit sottement qu'il y auroit du dan-„ ger que le menu peuple, le laboureur & le laquais fus-„ sent instruits clairement sur le droit de la liberté, d'é-„ galité & de propriété fondé par la nature entre les hom-„ mes, & commenté à bon escient par la raison : ils nous „ égorgeroient dans notre lit, disent les riches, s'ils se „ doutoient de tous ses secrets importans. Sachez, avares „ injustes & imbéciles, qu'à mesure que l'homme apprend „ à connoître ses erreurs & ses droits, il apprend à con-„ noître ses vertus & ses vrais devoirs. Un indigent, é-„ clairé sur lui-même, fait respecter dans un tyran qui „ lui enleve tout & qui le prive de tout, l'humanité que „ ce tyran déshonore; tandis que le tyran, injuste & or-„ gueilleux, en refusant du pain à l'indigent, ne fait pas „ même respecter son indigence.

Plusieurs siecles s'écouleront peut-être encore, avant que ce peuple dévot ne déchire l'épais bandeau qui lui rend respectables de vieilles pratiques qu'une observance générale ne lui permet pas d'enfreindre.

Loin de vous, SIRE, tous ces lâches adulateurs, qui voudroient persuader à Votre MAJESTE' que l'ignorance & la superstition servent au maintien de votre couronne & à la sureté de votre personne. Dans l'esprit du bigotisme, ces deux sœurs inséparables peuvent être regardées comme les reines du monde : mais dans celui de la philosophie, elles n'en sont & n'en seront jamais que les fléaux.

Le moment est propice, SIRE, pour saper aux Pays-Bas, l'édifice gothéque & absurde du Monachisme : les crimes énormes des moines sont gravés en caracteres de sang dans la partie la plus éclairée de la Nation.

Que votre Majesté se montre le protecteur de la vérité & de la vertu, & elle verra paroître un grand jour les nombreux partisans de la divine Philosophie.

Mais il faut cette protection souveraine pour donner de l'énergie à leurs amies, rendues timides par les vengeances éclatantes que les moines ont de tems à autre ordonnées contre leurs ennemis. Si j'ose dans ce moment arborer l'étendard de la vérité, c'est que le feu de la jeunesse me permet de braver le danger, c'est que, déjà victime du monachisme, je ne crains plus d'exciter une haine, dont j'ai pu me glorifier depuis long-tems.

Oui, SIRE, en vous traçant cet écrit, en vous disant ce qu'il vous reste à faire pour rendre les Belges heureux, c'est à la seule vervérité que j'ai cru rendre hommage ; je n'ai

772

marché ſur ſes traces que pour mieux pénétrer les eſprits de ſa roſée bienfaiſante : l'eſpoir d'être utile à mes concitoyens, de les délivrer du joug du deſpotiſme monachal a réveillé en moi certaines idées, qui, ſans avoir rien de nouveau par elles-mêmes, pourront peut-être ſervir à opérer un jour dans ma Patrie quelque criſe ſalutaire.

F I N.